

La Nation

Journal vaudois

JAA. CH-1000 Lausanne 1 Poste CH SA

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Valeyres 2021

Cet été, le camp de Valeyres eut lieu pour la septante-septième fois. En 1945, Marcel Regamey avait réuni pour deux semaines quelques étudiants autour des cadres de la Ligue vaudoise. La petite équipe se retrouva dans le manoir récemment acquis à Valeyres-sous-Rances par Alphonse Morel, avocat converti à la vigne. La légende a retenu que le manque d'infrastructures contraignit un hôte du château à dormir dans une peau de lion.

Nous quittâmes Valeyres ensuite de l'édition 1995. Après quelques années de vagabondage, le camp s'est durablement implanté à Vers-l'Eglise, aux Ormonts. L'éventualité d'un changement de nom est malicieusement sans cesse repoussée.

Nous sommes donc en 2021. Le programme de chaque journée est

soutenu. Après les travaux du matin en faveur de la commune, un instant de musique lance l'après-midi. Il fallait un avant-goût aux deux premières «grandes conférences» consacrées entre autres à la liturgie du sacre des rois anglais. On écouta donc, de Haendel les quatre *hymnes du couronnement* et la *Water Music*, de Purcell la *Musique pour les funérailles de la reine Mary*. Le dimanche après-midi, un ami est monté nous présenter l'opéra *Platée* de Rameau. Il y eut même du champagne à l'entracte.

Nous n'avions plus parlé depuis longtemps du régime monarchique, de ses principes et de ses symboles. Sur deux soirs, nous évoquâmes les principes d'unité de la personne, de distinction du temporel et du spirituel. Nous relûmes, chez Aristote, les

différences entre les régimes monarchique, démocratique et aristocratique. L'assistance découvrit combien coutumes et traditions limitent le pouvoir du prince, sans être des «contre-pouvoirs» au sens moderne.

Quelques jours plus tard, un participant nous détailla la constitution du Liechtenstein. Il donna aux discussions des premiers soirs une soudaine et saisissante actualité.

Deux soirées furent consacrées aux «problèmes de la Chrétienté». On commença par établir qu'il avait existé, et existe encore, des chrétientés différentes. Puis on s'attela à en distinguer la notion de celle de civilisation «occidentale», «judéo-chrétienne», ou même «vaudoise». Les restes

de chrétienté que nous connaissons en Europe ne sont que le pâle reflet de ce que connut notre continent au XIII^e siècle. Mais il ne faut pas plus désespérer que céder à la tentation sectaire. Les civilisations ont des cycles de décadence autant que de renaissance. A son niveau, l'homme conserve son libre arbitre qui lui permet d'attendre, sinon de créer, l'éclosion espérée.

Un ami nous présenta les causes historiques de la récente guerre dans le Haut-Karabagh. Il nous montra combien les déportations dues à la folie stalinienne ont profondément déséquilibré l'Asie centrale. Le monde en supporte aujourd'hui encore les conséquences.

Toute idéologie a une histoire. Un participant s'attacha donc à rejouer l'éclosion de la modernité. Il s'appuya sur la *Crise de la conscience européenne: 1680-1715*, de Paul Hazard. Quels rouages politiques, théologiques, scientifiques et moraux, furent-ils à l'œuvre dans les dernières années du règne de Louis XIV? Comment cette période forgea-t-elle les esprits pour qu'ils empruntent la route de 1789?

Comme chaque année, les prétendus «petits sujets» de l'après-midi firent écho aux préoccupations des jeunes générations. Au fil des jours ils construisirent les éléments d'un discours général transcendant les questions particulières. Une participante nous présenta l'art brut. L'assistance se trouva immédiatement projetée au cœur des choses: est-ce beau? doit-ce être beau? La folie est-elle encore de la création? Le marginal exposé est-il toujours un marginal?

Un participant nous donna une définition de la décroissance. Un autre plaida pour une conception non mythifiée de l'informatique. Leurs propos s'accordaient sur la nécessité de

conserver la maîtrise non seulement individuelle, mais politique, de l'innovation technologique. Comme pour prolonger ces réflexions, nous discutâmes longuement des stratégies de marché reposant sur les réseaux sociaux. Enfin, un sujet dévolu à la conclusion de contrats par des machines montra que les anciennes solutions du droit romain étaient toujours d'actualité.

On parla encore de démographie vaudoise, du mouvement des Husards, du Brexit, du contrôle abstrait des ordonnances fédérales, de la Mission de Bâle au XIX^e siècle...

Après deux semaines, tout le monde est redescendu. En retrouvant «les vains bruits de la plaine» chacun réalise avoir vécu des heures uniques: dans la forêt du Creux-de-Champ lors des travaux, dans le cœur du temple de Vers-l'Eglise pour l'office du soir. Au-delà des discussions animées et des intuitions confirmées, le génie du camp de Valeyres réside dans la communauté qu'il recrée chaque année.

Félicien Monnier

“

Toutes les réformes scolaires des trente dernières années portent la marque d'une haine qui n'ose pas dire son nom. Haine de la haute culture, haine de la langue soutenue, haine de la grammaire, haine de l'excellence, bref une haine de tout ce

qui différencie les humains par le haut. Haine de tout ce qui pourrait élever chacun.

Robert Redeker, *Réseaux sociaux: la guerre des Léviathans*, éd. du Rocher

”

Portes ouvertes à Cergnement

La jeune association Caroline et Juste Olivier a organisé le 11 septembre passé une journée portes ouvertes au chalet qui fut la résidence d'été du couple de poètes vaudois, situé entre Gryon et Solalex, sous le Miroir d'Argentine. Ce beau bâtiment, propriété des descendants du couple Olivier, a été entièrement rénové, et on peut désormais le visiter, le louer et y tenir des séminaires.

L'association, qui publie également un bulletin d'informations sur ses activités, la *Lettre de Cergnement*, entend rayonner depuis son vallois. Elle est en relation avec les autorités et diverses associations de la région. Au programme, outre la mise en valeur du chalet, diverses activités en faveur de la faune et de la flore locale, du patrimoine de la région, et bien entendu de la littérature vaudoise et romande.

La journée portes ouvertes aura par exemple été l'occasion de redécouvrir l'histoire de la famille Olivier avec notre ami, l'historien David Auberson, ou encore l'importance des apports du

couple d'écrivains vaudois à la littérature romande, avec le professeur Daniel Maggetti de l'Université de Lausanne. Celui-ci est l'un des auteurs de l'ouvrage *Ligne de Crêtes: Promenades littéraires en montagne*¹, dont les itinéraires intéresseront les amateurs de la région montagneuse de Gryon et du couple Olivier – entre autres richesses.

Nous encourageons les amateurs de poésie romantique, de «littérature des Alpes» et d'histoire vaudoise à se rendre à Cergnement et à suivre les activités de l'association Caroline et Juste Olivier².

Lionel Hort

¹ Références et présentation de l'ouvrage disponibles dans la vidéo ci-après, tournée à Cergnement: <https://www.youtube.com/watch?v=Nv2japhGas&t=8s>

² Celle-ci disposera très bientôt d'un site Internet. Dans l'intervalle, contactez pour toutes informations M. Auberson, secrétaire de l'association, à l'adresse électronique suivante: protonmail@cergnement.com

Programme des Entretiens du mercredi

La situation sanitaire liée à la pandémie de Covid-19 étant stabilisée, le programme des Entretiens du mercredi peut reprendre. Nous nous réjouissons de vous y retrouver!

Prochains rendez-vous:

13 octobre: *Comprendre la physique quantique de Jean Bricmont* avec Philippe Chabloz

20 - 27 octobre: Vacances scolaires

Place du Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne, à 20h.
www.ligue-vaudoise.ch/mercredis

Le monde des insectes

Le totalitarisme, c'est le naufrage de la pensée. *Substance Mort*, qui se déroule en 1994, fut publié en 1977. Pour composer ce roman, Philip K. Dick, écrivain américain de science-fiction très populaire, puise dans son expérience avec la consommation des drogues dures qu'il arrête après une longue période d'internement dans un centre de désintoxication. C'est à cette époque de sa vie qu'il travaille sur *Substance Mort*, un roman très personnel. Dans sa *Note d'auteur*, il écrit : «L'abus des drogues n'est pas une maladie ; c'est une décision, au même titre que la décision de traverser la rue devant une voiture lancée à vive allure. On n'appelle pas cela une maladie, mais une erreur de jugement.»

A première vue, l'histoire de ce roman est typiquement américaine, glauque, sinistre, déprimante. Mais considérée de plus près, on se rend compte qu'elle dépasse, et de loin, le monde des drogués. Derrière l'intrigue qui mélange habilement le roman d'anticipation et le policier se cache une féroce critique de la surveillance permanente et du totalitarisme. Qu'est-ce qui fait qu'un texte

peut être qualifié de littéraire? C'est d'une part le style; l'écriture de Dick, anxiogène et poisseuse, se fait l'écho de la violence ambiante, innommée, diffuse, et d'autre part de la complexité de la pensée développée.

Substance Mort est le reflet paranoïaque d'un monde devenu imprévisible, impénétrable, rongé par un mal souterrain. Le réel se disloque et se décompose. Tous les personnages sont marqués par la solitude et la désolation psychologique. Dick nous brosse le portrait d'une société dégénérée où à peu près tout le monde se drogue, une société qui à la fois encourage et pourchasse la consommation des drogues. Les protagonistes sont des manipulateurs en même temps qu'ils sont manipulés eux-mêmes par l'organisation. La réalité même est modifiée et manipulée pour créer du faux, de l'illusion, que l'on donne pour du vrai.

Substance M. est une drogue synthétique qui provoque des lésions cérébrales irrémédiables. «Il se produit une rupture entre les hémisphères cérébraux. Il y a perte de l'intégration consciente [...]» C'est ce qui arrive à Bob Arctor,

un agent des stupés qui travaille en infiltré dans un réseau de trafiquants de drogues. Dans le cadre de cette enquête, en contact avec les truands, il commence lui-même à consommer de la substance M. Un jour, il est convoqué par son supérieur qui lui apprend sa nouvelle mission. La véritable identité des deux hommes est masquée, de sorte que le supérieur ne sait pas, ou prétend ne pas savoir, que Bob Arctor se cache sous son faux nom Fred, et que ce sont la même personne. Il donne à Fred la mission de surveiller Bob Arctor, donc lui-même, que l'on soupçonne d'organiser un important trafic de drogues.

Un système de surveillance caméra/son sera installé dans la maison où Arctor vit avec les trafiquants et lui-même sera en charge d'interpréter et d'analyser les enregistrements. Pris dans la nasse, Arctor cherche d'abord à sauver sa peau en manipulant les données prélevées sur les enregistrements pour qu'elles parlent en sa faveur, mais très vite il est totalement dépassé, car à son tour manipulé de bout en bout.

Peu à peu, le lecteur comprend qu'on évolue dans la justice d'un pays totalitaire. Dénonciations, fabrications de preuves, interrogatoires psychologiques manipulateurs, liquidations discrètes des personnes qui dérangent, etc. Cette société s'avère être une immense machine à surveillance dont les trafiquants de drogues ne représentent en fin de compte qu'un infime échantillon, une sorte de condensé. Le roman montre comment marche la surveillance généralisée. Il nous plonge dans les rouages des activités auxquelles se vouent les humains sous un régime totalitaire.

Philip K. Dick excelle dans l'art du roman populaire dont le but est avant tout de divertir. En même temps, il a construit ce roman en plusieurs strates, le rendant ainsi accessible à une lecture en profondeur. En fin de compte, et c'est la force de *Substance Mort*, il parvient à démonter le mécanisme organique insectoïde d'une société de surveillance dont le pouvoir n'a pas de visage. A aucun moment n'est expliquée la nature politique du pouvoir en place. L'écrivain montre que le système d'espionnage généralisé fonctionne indépendamment de la politique. Une fois mis en place, il commence à vivre par lui-même, à se perfectionner, selon ses propres règles, comme une grande ruche. Dick nous place à l'intérieur de cet organisme vivant qui phagocyte le corps de la société tels les parasites et les virus, à l'intérieur du ventre qui est le ventre de tous les systèmes totalitaires. Le ventre travaille toujours, il digère toujours, il travaille totalement déconnecté du cerveau.

Le roman s'ouvre sur un homme qui se croit envahi par des pucerons. La folie pure. Cette ouverture n'est pas anodine. Elle préfigure au contraire ce qui arrivera au personnage principal dans une civilisation qui régresse vers l'insecte. Après que le système l'a formé et qu'il l'a servi, Arctor finira par devenir un insecte. «Vaporise une toxine sur un insecte et il meurt; vaporise-la sur un homme, sur son cerveau, et il devient un insecte qui vibre et cliquette, tourne en rond jusqu'à la fin des temps. Une machine à réflexes, comme une fourmi.»

Lars Klawonn

Morerod aux bottes de sept lieues

Dans le village de Ropraz a vécu Jacques Chessex qui y est enterré. Mais on trouve aussi, pour ceux qui l'ignoraient encore, comme l'auteur de ces lignes, une fondation culturelle absolument pleine de charme. Elle a fêté ses trente ans juste avant le Covid, c'est dire qu'elle est jeune encore, avec tout d'une grande. La Fondation l'Estrée, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, montre jusqu'au 31 octobre le peintre Vaudois, natif d'Aigle, Edouard Morerod. Le lieu d'exposition est un vaste corps de ferme, peut-être une ancienne grange, pleine d'étages, d'escaliers et d'espace entre eux, c'est-à-dire de lumière. Le peintre natif d'Aigle y est montré par l'association de promotion qui s'est créée autour de son patrimoine – l'Association des Amis d'Edouard Morerod – et plus précisément sous le commissariat de son président Jacques Dominique Rouiller. Chose pas banale, notons que la plupart des tableaux montrés sont à vendre pour soutenir l'association. Nous y pénétrons avec certificat Covid mais ce contrôle permet d'enlever le masque à l'intérieur.

Morerod n'a pas tenu en place, espiègle et poétique, il a vécu sa vie en la consumant d'une manière éclatante puis s'est éteint à quarante ans.

Sa grande passion a été l'Espagne, l'Andalousie plus exactement, et ce sont ces tableaux qui nous accueillent, avec un petit fond sonore de guitare sèche qui n'est pas déplaisant. On apprécie un portraitiste de grand talent qui se vérifiera à différentes époques de sa vie – on trouve un autoportrait formidable de flegme dans une salle annexe. Morerod se distingue tout particulièrement dans l'art du pastel où l'on sent un quelque-chose-en-plus. Il a été proche de son compatriote Steinlen, ce qui a laissé des traces, surtout dans un grand portrait en pied dans une ruelle sombre, au premier étage de l'exposition.

Le premier étage est majoritairement sous le signe de l'Afrique du Nord, Tanger, des voiles lourds autour de visages de femmes. Comment conférer à ces voiles dans lesquels le vent s'engouffre une présence? Etouffant mais fascinant, on rencontre un vieux Juif hypnotique ainsi que plusieurs modèles noirs au fier port de tête; le Maroc de Morerod est multiculturel comme lui qui se rit des frontières.

Plus haut encore, on trouvera dans quelques œuvres sur papier des souvenirs de Russie où il fut précepteur d'un prince, tradition bien vaudoise. Il a également peint la Suisse avec une belle touche dansante, impressionniste, tout en étant déconcertant avec ses mises en scène alpestres vertigineuses. Enfin, on découvre une série de plages à Saint-Jean-de-Luz qui fait penser un peu à Dufy lorsqu'il peignait Deauville.

En face, comme un soupir, sa dernière muse. Elle est très charismatique autant qu'elle est vaporeuse comme une femme des années 1920. C'est la sœur du poète Jules Supervielle, Violette de Lasala, le «plus extraordinaire visage» selon Morerod qui ne voulait pas montrer ces dessins «de l'intimité». Mais Jacques Dominique Rouiller en a décidé autrement et nous pouvons l'en remercier et l'en féliciter. Ils offrent un beau point d'orgue à ces nombreuses errances et témoignent aussi, comme le veut la citation de Giacometti, que «la grande aventure, c'est de voir surgir quelque chose d'inconnu, chaque jour, dans le même visage. C'est plus grand que tous les voyages autour du monde.» Cette exposition fait en tout cas voyager à tous les titres et c'est très heureux.

Yves Guignard

Fondation de l'Estrée, Ropraz, jusqu'au 31 octobre. Ouvert du mercredi au dimanche de 14h à 18h. www.estree.ch

Les vies multiples de Bertil Galland

Bertil Galland est à la fête: après l'édition des huit volumes de ses *Ecrits* parus récemment chez Slatkine, le cinéaste Frédéric Gonseth célèbre ce vaillant nonagénaire par un long-métrage *La Saga Bertil Galland*, actuellement projeté dans quelques salles du Canton. Ce remarquable documentaire est à voir absolument. Au soir d'un mercredi de septembre, la première publique était présentée par les protagonistes dans la cour du château de Morges, devant des spectateurs clairsemés mais enthousiastes qui bravaient l'insistante morsure d'une bise tenace.

Bertil Galland est une personnalité aux dons si nombreux qu'ils pourraient remplir plusieurs vies: journaliste, éditeur, romancier, chroniqueur, aventurier, photographe, etc. Le film de Gonseth montre qu'il n'y a pourtant aucune dispersion dans toutes ces activités. On serait tenté d'emprunter à Cocteau sa formule pour manifester l'unité de sa production (poésie de théâtre, de roman, poésie cinématographique, graphique, etc.) Pour lui, ce serait poésie de l'action, poésie de voyages, poésie de l'amitié.

Le mérite essentiel du documentaire est de nous montrer un merveilleux conteur pétri de modestie naturelle et de gentillesse spontanée. Esprit libre dans la cacophonie du monde moderne, il a pu fréquenter aussi bien Marcel Regamey que des talibans en demeurant fidèle à sa personnalité.

Cette absence de parti pris et une générosité inépuisable ont fait de lui un formidable rassembleur autour de projets ambitieux: la revue *Ecriture*, l'*Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*, les réunions d'écrivains à Valeyres-sous-Rance, à Orta, Le Savoir suisse, etc., etc. En virtuose de l'altruisme, Bertil Galland a toujours été au service des êtres, non des idéologies.

Le début du film présente un émouvant vieillard parlant suédois en voyage dans la patrie de sa mère. Malgré sa vocation de globe-trotteur, Bertil Galland est resté attaché à ses doubles racines nordiques et vaudoises. Dès lors, pourquoi a-t-il choisi de s'établir en Bourgogne? A la fin du reportage, devant un paysage bocager, admirable d'harmonie entre nature et activités humaines, notre poète laisse mélancoliquement entendre qu'il ne peut supporter l'enlaidissement accéléré du Pays de Vaud.

Jean-Blaise Rochat

Le 15 octobre, notre ami fête ses 90 ans. Bon anniversaire et merci, M. Galland.

[Les prochaines et vraisemblablement dernières représentations auront lieu le samedi 9 octobre à 18h15 au cinéma Plaza à Monthey; le mardi 12 octobre à 18h30, médiathèque de Martigny; le jeudi 21 octobre à 18h30 au cinéma City Club de Pully (en présence de Frédéric Gonseth). Consulter le site www.fgprod.ch pour de plus amples informations.]

Eloge de la répression

Le Conseil d'Etat a présenté son plan de lutte anti-drogue pour les cinq prochaines années¹. Il conserve les trois piliers traditionnels, soit la prévention, la répression et la thérapie, ainsi que le «pilier» ambigu de la «réduction des risques»².

Dans son édito de 24 heures du 14 septembre dernier, *Politique de la drogue, la répression est le pilier de trop*, M. Jérôme Cachin s'indigne de ce que le Conseil d'Etat continue de croire à la répression: «Le monde entier engloutit des milliards dans une lutte utopique contre les drogues», écrit-il. Un peu plus bas, il parle des «très coûteuses chimères de la stratégie répressive».

L'«échec de la répression» est loin d'être aussi évident que ne le proclament en boucle les partisans de la dépénalisation complète. Bien entendu, la menace pénale à elle seule ne dissuadera jamais le consommateur invétéré, ni le *dealer* impécunieux. Et les partisans de la répression savent parfaitement qu'elle n'a d'efficacité qu'en composition avec la prévention et la thérapie. C'est en ce sens que le Conseil d'Etat tient à «coordonner le volet répressif avec les composantes préventive et sociosanitaire»³.

La répression pénale pose un cadre clair et contraignant. Elle manifeste à chaque étape – production, transformation, distribution, vente et consommation – et à chaque niveau – police, tribunal et prison – la désapprobation de principe de la société à l'égard des drogues. A côté de l'information

sanitaire et des consignes de prudence, cette désapprobation institutionnelle participe elle aussi de la prévention. Le bâton répressif de Mme Métraux accompagne opportunément la carotte pédagogique de Mme Amarelle.

Si la répression pénale n'impressionne guère le toxicomane, elle peut en revanche retenir le consommateur éventuel ou occasionnel. Cet effet bénéfique est insaisissable, car, par la force des choses, le consommateur dissuadé n'apparaît pas dans les statistiques. Il reste qu'à l'inverse, les tentatives

historiques d'établir un espace libre de la drogue, comme le *Platzspitz*, de sinistre mémoire, ou la *Kleine Schanze*, ont montré que la consommation de drogue croissait – on devrait dire «explosait» – en proportion de la décroissance de la répression et de la facilité de se procurer des stupéfiants. Il est correct d'en inférer que le cadre pénal joue un rôle dissuasif.

Pourquoi la critique porte-t-elle toujours sur la seule répression? Après tout, on pourrait tout aussi bien dénoncer l'«échec de la prévention» – au vu du nombre des nouveaux consommateurs – ou encore l'«échec de la thérapie» – les toxicomanes durablement sortis d'affaire n'étant pas la majorité. En un mot, si l'on se place du point de vue de l'éradication totale du problème, on doit parler d'un échec général de la politique de la drogue.

Mais on peut aussi, à l'inverse, s'émerveiller devant des réussites occasionnelles, des abstinences supportées, des stabilisations prolongées, des réhabilitations durables, voire définitives.

Les opposants à la répression sont des idéalistes. Ils veulent régler complètement et définitivement la question. Alors, ils imaginent ce que serait un monde d'où la répression aurait disparu: une production maîtrisée par

Le bâton répressif de Mme Métraux accompagne opportunément la carotte pédagogique de Mme Amarelle.

l'Etat; de la drogue de première qualité; pas de distribution avant l'âge de raison; une vente à des prix «équitable», empêchant les caïds de la drogue de faire fortune sur le dos des cultivateurs afghans ou latino-américains; une consommation modérée cadrée par des conseils de prévention et accompagnée de thérapies douces; enfin, des rentrées fiscales énormes permettant d'huiler la machine à rêves. Dans cette perspective paradisiaque, qui est celle du *Meilleur des mondes*, la répression, avec sa brutalité simpliste et aveugle, n'a effectivement pas sa place.

Meilleur, ce monde illusoire ne resterait pas longtemps. Le prix de la drogue, abaissé par souci d'égalité, susciterait un nombre croissant de consommateurs; la chaîne de production contrôlée par l'administration n'empêcherait pas l'apparition de cartels parallèles fournissant des produits sauvages, coupés de mille façons et encore meilleur marché; les cultivateurs

du tiers-monde continueraient d'être exploités; les petits revendeurs continueraient de rôder autour des écoles; des nouveautés encore plus toxiques et addictives appâteraient la frange la plus transgressive des consommateurs.

La répression réapparaîtrait alors pour combattre les cartels illégaux, leurs produits, leurs barons et leurs *dealers*. Ses résultats seraient, forcément, décevants. Et à nouveau, les partisans de la dépénalisation totale qui, comme tous les idéalistes, n'apprennent jamais rien, dénonceraient l'«échec de la répression». Et on recommencerait le même théâtre, juste un étage plus bas.

Olivier Delacrétaz

¹ La prévention scolaire sera renforcée; tout policier pourra prononcer une interdiction de périmètre contre un délinquant pris en flagrant délit; l'Etat participera aux coûts du local d'injection lausannois; le consommateur pourra faire contrôler la qualité de sa drogue à l'entrée des boîtes de nuit et des festivals; etc.

² L'idée est la suivante: «Puisqu'ils sont décidés à consommer, autant que ce soit hygiénique.» Mais en adoptant cette approche prioritairement sanitaire tout en maintenant le principe de la répression, l'Etat tient un discours brouillé et doublement contradictoire: «La drogue est néfaste et interdite, mais si vous outre-passez l'interdiction, on vous aidera gratuitement à en consommer de la bonne.» En d'autres termes, le quatrième pilier ne fonctionne qu'en affaiblissant les trois autres.

³ FAO N° 75 du 17 septembre 2021.

Afghanistan, cimetière des forces morales

Le 5 juin 1961, Hélie de Saint Marc expliquait devant le Haut Tribunal militaire que sa décision d'impliquer son régiment de légionnaires dans le putsch d'Alger était guidée par la volonté de ne pas abandonner les harkis, recrutés par la France pour lutter contre le FLN, et ne pas revivre ainsi sa douloureuse expérience indo-chinoise. Il raconte le traumatisme de ses soldats lorsque le commandement les obligeait à abandonner le village qu'ils protégeaient à la frontière de la Chine. Les habitants massacrés dans la foulée par le Vietminh.

En août 2021, les associations américaines de vétérans de la guerre d'Afghanistan se sont mobilisées en quelques jours pour trouver des fonds, activer des réseaux et affréter des avions afin d'évacuer les traducteurs, auxiliaires et employés afghans et leurs familles, laissés en rade par l'US Army après la prise de pouvoir éclair des talibans. Les images de l'évacuation catastrophique de l'aéroport de Kaboul et les Marines impuissants et cantonnés derrière les barbelés ont laissé un sentiment d'inachevé, d'incroyable gâchis, mais surtout de perte de sens dans un pays où 19 millions d'habitants sont des vétérans. Des cas de syndromes de stress post-traumatique sont déjà rapportés suite à cette évacuation.

L'Indochine, l'Algérie et Kaboul ne sont que trois exemples parmi tant d'autres, mais illustrent bien que l'esprit de corps et la fraternité d'armes ne se limitent pas aux camarades de

chambrée. Ils englobent les proches, les personnes que l'on protège, les populations et auxiliaires. C'est grâce à eux que l'unité se transforme en une famille. Chacun y a sa place et de ce fait se sent investi personnellement de la mission. Ils renforcent les individus, car chacun est convaincu que, quels que soient les aléas du combat, ses camarades et ses chefs ne le laisseront pas tomber. C'est cette communauté de destin qui donne un sens à l'engagement et fournit au soldat une raison directe de se battre, bien plus que de lointains objectifs politiques ou idéologiques. Pourtant, après vingt ans de guerre, c'est justement des membres de cette famille que l'on abandonne aux abords de l'aéroport de Kaboul.

Le maréchal Foch le disait: «A la guerre, il y a autre chose que les principes; il y a le temps, les lieux, les distances, le terrain; il y a le hasard dont on n'est pas maître; mais il y a surtout les forces morales dont les troupes sont animées.» Le sens de l'engagement du soldat, au même titre que le courage, est un élément fondamental de ces forces morales. Cette dimension n'est en aucun cas anodine puisque cet engagement peut aller jusqu'à donner sa vie pour les autres.

Le cas afghan en particulier a démontré que toute la technologie d'une armée dont le budget dépasse les 700 milliards annuels n'achète pas la cohésion, le sentiment d'appartenance et la volonté de se battre. Le chef d'état-major des armées des Etats-Unis a admis

devant une commission d'enquête du sénat que l'effondrement de l'armée nationale afghane, pourtant équipée à grand renfort de dollars, a été précipité par l'annonce de l'accord de Doha avec les talibans et du retrait de l'OTAN. Ce sentiment d'abandon n'aura été que l'achèvement d'une lente démoralisation de l'armée, entre manque de sens, corruption, désertions, défauts de salaires, etc. «Nous n'avons pas pu évaluer le moral et la volonté», a-t-il expliqué. «On peut compter les avions, les camions, les véhicules, les voitures, mais on ne peut pas mesurer le cœur humain avec une machine.» Si on le dépouille du sens de son engagement, le légionnaire se révolte, le GI déprime, le soldat afghan déserte.

Le livre du soldat de 1958 le soulignait déjà, le moral constitue la qualité première du combattant, à tel point que le but de la stratégie n'est pas tant d'écraser l'adversaire, mais bien d'atteindre son moral et d'anéantir sa

volonté de se battre en lui retirant le sens de sa mission, car une fois ceux-ci détruits, la victoire devient alors à portée de main. Néanmoins, 1870 a brutalement rappelé à l'armée française que le seul moral ne suffit pas: le panache des pantalons garance sur lesquels aucun bouton n'avait pas été ripoliné, s'étant effondré devant l'acier prussien. Un équipement et une instruction modernes et en suffisance sont indispensables et contribuent, par la confiance qu'ils infusent au soldat, aux forces morales de la troupe. Il ne s'agit pas de choisir entre l'homme ou le matériel, mais bien de les prendre les deux en compte, de ne pas négliger la dimension psychologique du combattant. A une époque où la plupart des armées occidentales se sont professionnalisées, voire commercialisées, c'est particulièrement le lien du soldat avec sa patrie, mais surtout avec ses «arrières» qui est important. On se bat pour ceux que l'on connaît et on ne les abandonne pas.

Edouard Hediger

“

Ma Profession est bien éloignée du tumulte des armes, & des raisons d'Etat qui les font prendre. Je m'occupe aux notes, aux cordes, & aux sons. Je m'exerce à l'Etude d'une douce Symphonie: & lorsque je mêle des airs François, à ceux des Allemands, & des Italiens, ce n'est pas

emouvoir une Guerre; mais plutôt preluder peut-être à l'harmonie de tant de nations, à l'aimable Paix.

Georg Muffat (Megève 1653–Passau 1704), préface à son *Florilegium primum*, sept suites pour plusieurs instruments, Augsburg 1695.

”

Fiscalité : une évidence et des pistes de réflexion

Le Forum de l'économie vaudoise, fin septembre, a traité de sujets fiscaux. C'était l'occasion de mettre le doigt sur des anomalies des règles actuelles, d'évoquer les contraintes internationales qui menacent la Suisse et ses cantons et de suggérer des pistes pour l'avenir.

L'évidence d'abord : l'impôt sur la fortune, particulièrement dans le canton de Vaud, décourage l'entrepreneur. Non seulement cet impôt est généralement inconnu à l'étranger (et on fait des discours sur l'importance concurrentielle des «conditions-cadre»...), non seulement le taux vaudois est très élevé (le plus haut de Suisse avec Genève), mais l'entreprise est valorisée fiscalement à partir de son rendement selon un ratio très sévère.

M. Marc Ehrlich, entrepreneur lui-même, a su démontrer cela de façon incontestable ; il a même pu affirmer, puisque la plus-value d'un capital n'est pas imposée, qu'il est préférable fiscalement pour un patron de vendre son entreprise plutôt que de continuer à la développer. On sait d'ailleurs que certains chefs d'entreprise supportaient un impôt si lourd, les actions de leur société ayant pris de la valeur, que leur rendement ne suffisait plus à payer l'impôt sur la fortune ; il a fallu alors passer une convention avec le fisc pour modérer son appétit, sur la base d'un principe supérieur de droit non écrit qui interdit une imposition confiscatoire. Etrange construction juridique pour corriger un effet scandaleux de

la loi ! Le PLR vaudois, dans sa campagne électorale, mettra-t-il enfin à son programme la baisse de l'impôt sur la fortune et la révision des règles de valorisation de l'entreprise ?

Quittons le Canton pour les sphères internationales. Les normes décrétées par l'OCDE et d'autres organismes promettent, pour 2023 peut-être déjà, l'instauration d'un taux minimal de l'impôt sur le bénéfice de 15% et la répartition de cet impôt entre les Etats où les multinationales sont actives, la localisation du siège juridique n'étant plus déterminante. Ce n'est pas encore fait, certes, car la mise au point est difficile et l'Irlande renâcle – et pour cause ! Pour la Suisse et ses cantons, il faudra rehausser une nouvelle fois le taux de cet impôt (sous peine que la différence soit perçue ailleurs), et surtout renoncer au traitement particulier des dépenses de recherche et développement qui allège sensiblement la facture fiscale. Fin de l'attrait des contrées helvétiques pour les multinationales ? On planche sur des mesures compensatoires sous forme de subventions à la formation ou à la recherche : remplacer des allègements fiscaux par des subsides ? Beau progrès.

Quant à des innovations plus radicales, deux orateurs ont défendu des projets intéressants, mais inconciliables ! M. Pierre-Marie Glauser plaide pour une taxe climatique perçue en supplément de la TVA sur les biens et les services polluants. Et M. Marc Chesney prône le prélèvement d'une

micro-taxe sur les transactions électroniques, si immensément nombreuses et substantielles qu'une perception ultra-légère (0,5% par exemple) rapporterait de quoi supprimer l'impôt fédéral direct... et la TVA.

A première vue, notre préférence va à la micro-taxe. Car nous ne croyons guère à l'efficacité des taxes incitatives, souvent absorbées par le consommateur ; de plus, pour qu'elles ne créent pas d'injustice, elles doivent être réservées aux cas où il existe une solution de remplacement raisonnablement praticable ; enfin, la définition des biens et services «polluants»

promet un casse-tête : la viande dont la production nuit à l'environnement ? les transports collectifs utilisant l'essence (c'est pourtant mieux que les transports individuels...) ? la vente par correspondance à cause des emballages ? La micro-taxe paraît plus neutre... et plus rentable. Et si les grandes banques s'y opposent parce que leurs multiples transactions boursières, opérées automatiquement à la nanoseconde, seraient frappées, cette relative pénalisation de la jonglerie financière ne nous attristerait pas vraiment.

Jean-François Cavin

Arthur Honegger le renouveau

Entendre trois œuvres majeures du compositeur suisse en moins d'une semaine et sur terre vaudoise (sans compter au mois d'août *Le Roi David* à Mézières pour les 100 ans de sa création), voilà qui est au sens premier inouï. Il y a d'abord eu, dans le cadre du récent Septembre musical de Montreux et à l'Auditorium Stravinski, l'imposante et puissante 3^e *Symphonie*, dite «Liturgique», dans une exécution qui nous a paru remarquable de vitalité par l'Orchestre de la Suisse romande emmené par son chef titulaire Jonathan Nott, puis, deux jours plus tard, toujours dans le même cadre mais à la salle del Castillo à Vevey, la Camerata Bern donnait, sous la conduite de son 1^{er} violon, la 2^e *Symphonie* pour cordes et trompette dans une excellente interprétation chambriste ; enfin, l'Ensemble vocal de Lausanne et l'orchestre Sinfonietta se sont unis le 23 septembre à la salle Métropole de Lausanne pour

exécuter, sous la direction de Daniel Reuss, l'oratorio *Cris du monde* (écrit en 1930-31 sur un livret de René Bizet, inspiré par l'*Hymne à la solitude* de John Keats), œuvre quasiment jamais jouée, mais, paraît-il, chère au cœur de son auteur. Dans sa biographie parue aux Editions Fayard, Harry Halbreich écrit que «pour la première fois Honegger [y] exprime ce terrible pessimisme qui dominera ses dernières symphonies» ; le message sombre véhiculé par cet oratorio «s'ajoutant à un langage musical âpre et tendu [...] explique que *Cris du monde* ne sera sans doute jamais une œuvre populaire.» Bravo donc aux deux ensembles lausannois d'avoir eu l'audace de le programmer !

Il reste maintenant à souhaiter que tout cela ne soit pas qu'un feu de paille et que l'œuvre d'Honegger sorte enfin d'un trop long purgatoire.

Frédéric Monnier

Occident express 91

Voilà le début de l'automne à Belgrade. C'est en cette saison que je suis tombé amoureux de cette ville, il y a une vingtaine d'années. On peut facilement s'amouracher de Paris lorsque les magnolias fleurissent aux Tuileries au printemps. Avoir le cœur qui bat plus vite, en février, lorsque on découvre les immeubles sans goût ni grâce de Servette sous un manteau de neige fraîche. S'émouvoir en voyant le soleil se lever sur une journée de juillet à Istanbul et réveiller les rues tortueuses de Djihangir. Ainsi rien pour moi n'évoque Belgrade comme une journée à la jointure de septembre et octobre. L'air étouffant de l'été s'en est allé, enfin. On sort en chancelant après deux mois passés dans une étuve, deux mois à s'éponger le front dès le matin, à raser les immeubles pour rester dans l'ombre mesquine de leurs méchants petits balcons. Le déjeuner est servi en terrasse, en plein soleil, sans parasol et sans clim. Le soir venu, par les fenêtres

ouvertes, les effluves de feuilletés au fromage, les discussions animées et le bulletin télévisé de 19h30 emplissent les rues, protégées encore par les frondaisons odorantes et fournies des tilleuls. Dans certains quartiers, de plus en plus loin du centre, il m'arrive aussi de retrouver l'odeur des poivrons que l'on grille pour préparer les conserves pour l'hiver, ce parfum si entêtant et si typique qu'il est devenu pour moi inséparable de l'image mentale que je me fais de cette ville. Belgrade, définitivement, n'est pas une belle ville. De bombardements en révolutions, de changements de régime en crises économiques, elle n'a jamais connu le privilège de la continuité qui a permis aux rues de Grenade, d'Utrecht ou de Bordeaux de se parer de palais, de places majestueuses et de douceur bourgeoise. C'est un monumental griboillage architectural échoué à la confluence de la Save et du Danube, de l'Europe et de l'Asie, du Moyen Age et de la science-fiction, de la misère et de l'espoir, de la grandeur et du crime. Et c'est en ce début d'automne, lorsque les Belgradois sont revenus de leur campagne ou du Monténégro, lorsque les terrasses des restaurants éclosent comme les champs de narcisses en mai, que les tenues de femmes sont plus sages mais plus élégantes, c'est à ce moment précis que Belgrade devient, curieusement et pour quelques jours seulement, belle.

David Laufer

Incitation à la vertu

Les experts de la Confédération estiment que tout le monde doit se faire vacciner contre la maladie de Covid-19. Quand on dit «tout le monde», c'est vraiment tout le monde : les vieux, les adultes, les jeunes, les enfants en bas âge. Puis, sans doute, les animaux. (On apprend que la Finlande commence actuellement à vacciner ses élevages de visons.) On n'a pas encore abordé le cas des plantes vertes, mais ça viendra.

LE COIN DU RONCHON

Cependant, comme il ne semble pas encore acceptable de vacciner de force les récalcitrants, le Conseil fédéral propose un système d'incitation : les personnes qui convaincront un de leurs proches de «sauter le pas» recevront une prime de 50 francs. Y aura-t-on aussi droit si on convainc un vison ?

Dans un pays prospère comme la Suisse, beaucoup de personnes considéreront qu'une prime de 50 francs ne représente pas grand-chose. Pour que

le système soit vraiment efficace, il faudrait promettre deux cents francs, ou cinq cents, ou même mille. Pour ce prix, il deviendrait alors intéressant de se faire vacciner plusieurs fois par semaine.

Cela étant, notre propos, aujourd'hui, n'est pas de critiquer ce système d'incitation. Au contraire, nous voulons souligner à quel point ce dernier nous paraît constituer une voie très prometteuse. Par exemple, la Ville de Lausanne, plutôt que de mener une politique répressive d'un autre âge, pourrait innover en offrant une prime à ceux qui convainquent un automobiliste de ne pas dépasser le 30 km/h durant la nuit. L'administration fiscale, plutôt que de se répandre en sommations aigres et maladroites, pourrait offrir un rabais d'impôt à ceux qui convainquent un contribuable de payer ses acomptes dans les délais (ou simplement de les payer). Et les Jeun-e-s-x Vert-e-s-x, pour montrer qu'ils s'intéressent vraiment aux principales préoccupations de leurs concitoyens, pourraient récompenser généreusement ceux qui convainquent un politicien de ne plus citer l'infâme Tintin dans ses discours.

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

courrier@ligue-vaudoise.ch

www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges